

—Madame, dit-il, puisque vous ne pouvez pas acheter le coffret, veuillez me le rendre.

—Non, je crois devoir le garder, et cela dans votre intérêt, Forestier ; vous le remettre serait vous rendre un très mauvais service

—Je ne comprends pas.

—Hé ! oui, un très mauvais service ; vous ne résisteriez certainement pas à la tentation de l'aller offrir à un autre marchand qui, plus scrupuleux observateur que moi des règlements de police, s'empresserait de vous faire arrêter et conduire au commissariat de police.

—Cependant, madame...

—Je devine votre pensée : vous voulez dire que le coffret ne m'appartient pas ; c'est vrai. Je le conserve en dépôt, et ce dépôt, Forestier je ne le nierais pas si vous vous adressiez à la justice pour me le réclamer.

Le sentiment de son impuissance provoquait chez le coquin une véritable rage. Ses prunelles brillaient d'un feu sombre.

Il eut bien la pensée de se précipiter sur la marchande et de reprendre l'objet de vive force. Mais il y aurait une lutte, la femme appellerait à son secours et il risquerait fort de se faire arrêter.

Or, il ne tenait nullement à paraître en Cour d'assises pour se faire condamner, cette fois, à dix ou quinze ans de travaux forcés. Si le régime des maisons centrales n'était pas de son goût, que serait-ce donc s'il était en voyé à la Nouvelle Calédonie pour piocher la terre et casser des cailloux ? Ces réflexions empêchèrent l'explosion de sa fureur, qui se traduisit par une profonde altération des traits, et il courba la tête.

Rien de ce qui venait de se passer en lui n'avait échappé au regard scrutateur de Mme Prudence.

Elle haussa légèrement les épaules et de sa voix tranquille et claire :

—Forestier, reprit-elle, pour avoir pris la résolution dangereuse de chercher à vendre cet objet d'art, il faut que voyez à bout de ressources, que vous ayez un impérieux besoin de quelque argent. Mais je vous ai dit que je vous viendrais en aide.

Elle ouvrit un tiroir et y prit deux billets de banque de cent francs.

—Tenez, dit-elle, en les tendant à Forestier, prenez ceci. J'ai votre adresse, mais elle ne m'est pas utile ; si vous avez encore besoin d'un secours, revenez me voir. D'ici peu, il faut l'espérer, ayant passé les jours difficiles, la fortune vous reviendra ; alors, Forestier, nous réglerons nos comptes et vous me rendrez les avances que j'aurai pu vous faire dans la mesure du possible, bien entendu.

—Merci, dit-il froidement, en prenant les deux billets qu'il glissa dans sa poche.

—Forestier, reprit la marchande, je pourrai peut-être aussi vous donner quelques bons conseils ; venez me les demander, si vous le jugez nécessaire ; vous me trouverez toujours disposée à vous être utile.

—Je reviendrai vous voir, répondit-il.

Et il se retira l'oreille basse, se disant :

—Je viens d'avoir affaire à une maîtresse femme. Je ne voulais rien dire et elle a su me faire parler. Heureusement, je ne lui ai pas appris grand-chose. Mais en quoi ces papiers de la petite espagnole peuvent-ils l'intéresser ? N'est-ce chez elle que de la curiosité ? Peut-être. Ah ! elle serait autrement excitée sa curiosité, si elle savait dans quelles circonstances ces mystérieux papiers ont été remis autrefois à ma femme.

Restée seule, la marchande à la toilette prit une feuille de papier et, avec une précision de mémoire extraordinaire, elle traça la description du meuble où avaient été cachés les papiers, telle que Forestier la lui avait donnée.

—Oui, murmura-t-elle, c'est bien cela : incrustations de houx et de nacre, lesquelles représentent, en y mettant de la bonne volonté, des têtes de satyres ; appliques de cuivre doré.

Elle resta quelques instants silencieuse, puis les yeux étincelants :

—Il faut que je retrouve ce meuble, s'écria-t-elle, je le retrouverai !

Elle laissa tomber sa tête dans ses mains et resta longtemps songeuse. A quoi pensait-elle ? Vers quel inconnu était-elle dirigée par son imagination aventureuse ?

Elisabeth l'appela pour dîner. Elle vint se mettre à table, mais mangea à peine. A dix heures, la boutique fut fermée et Mme Prudence se retira dans sa chambre et se mit au lit ; mais ce fut tard dans la nuit qu'elle parvint à s'endormir. Plus que jamais elle s'adressait cette question :

—Quel mystère peut donc bien renfermer ce pli si soigneusement caché, si précieusement conservé et si étrangement volé ?

Mais pourquoi Forestier aurait-il volé ces papiers ? Quel intérêt pouvait-il avoir à les posséder ? Cela, Forestier ne le lui avait pas dit, et voilà ce qu'elle aurait voulu savoir. Aussi son désir de les retrouver n'en était-il que plus ardent.

Et, de nouveau, son imagination entraînait en campagne et enfantait mille suppositions, brochant des histoires étranges qui prenaient des proportions fantastiques.

IV.—LES ÉTAPES D'UNE COURTISANE

Nous n'avons plus à apprendre au lecteur que sous ce nom de Mme Prudence, marchande à la toilette, se cachait Léonie Lescure, femme Lebrun, la femme chassée par son mari.

Comme nous le savons, le sculpteur sur bois lui avait rendu sa dot, qu'elle devait à la générosité du docteur Villarceau, son riche mobilier, enfin tous les objets lui appartenant, ne voulant rien gardé d'elle.

Tout cela avait été vendu aux enchères à l'hôtel des ventes, et, peu de

temps après, la femme indigne, avait quitté Paris, la France, pour se promener à travers l'Europe.

Cependant, au milieu des désordres d'une existence livrée à tous les caprices de ses passions, un seul sentiment honnête avait survécu en elle, son affection pour son fils. Le souvenir de Paul l'avait constamment suivie dans ses aventureuses pérégrinations.

Elle se le représentait robuste de corps, intelligent, doué de tous les charmes qu'une mère peut désirer à son enfant. Souvent, durant les heures qu'elle déroba au plaisir, elle était songeuse. La vue d'un bambin trotinant à la main de sa mère amenait un nuage sur son front.

Et elle ne devait plus revoir son fils ! Telle était la volonté du sculpteur sur bois. Ne plus le revoir ! Eh bien, non, cela elle ne l'accepterait pas. Lebrun était le père, mais il n'avait pas le droit de briser ce lien sacré qui enchaîne une mère à son fils. La nature protestait contre une sentence dictée par une volonté despotique.

C'est avec la pensée de revoir son fils qu'elle était revenue en France une première fois ; et ce fut pendant son séjour de quelques mois à Paris, qu'ayant eu connaissance du vol des papiers commis chez le docteur Villarceau par un valet de chambre, elle eut la curiosité d'assister aux débats de cette mystérieuse affaire devant la Cour d'assises.

Secrètement, pour savoir où était le jeune Paul, elle faisait faire des recherches qui, toutes, n'eurent aucun résultat.

Elle ne pouvait ni découvrir et moins encore deviner que le jeune garçon était alors au lycée de Chartres.

Pour donner satisfaction à ce besoin de son cœur, il lui aurait fallu, en Madeleine repentante, aller implorer la pitié de son mari ; mais pour rien au monde, elle ne voulait se retrouver en présence de cet homme terrible à qui elle ne pardonnerait point de l'avoir écrasée de son mépris.

D'ailleurs, elle sentait bien qu'elle n'obtiendrait rien du sculpteur et que si elle osait paraître devant lui, il la chasserait une seconde fois.

Elle ne pouvait non plus s'adresser à la famille Villarceau, Comment se présenter dans cette maison après en avoir été chassée honteusement ? Elle serait repoussée avec horreur.

Toutefois, la figure couverte d'un voile épais, elle se rendit à la maison qu'elle avait habitée avec le sculpteur sur bois. On lui apprit que M. Lebrun avait déménagé et qu'il demeurait maintenant rue Saint-Maur.

Toujours voilée, elle alla pendant plus d'un mois rôder rue Saint-Maur, passant et repassant devant la maison où le sculpteur avait son logement et son atelier. Elle pouvait entendre les chants des ouvriers qui travaillaient sous la direction du maître.

Quand quelqu'un sortait de la maison, elle tressaillait, mais ce n'était jamais celui qu'elle espérait voir.

On aurait pu la rencontrer aussi sur les trottoirs de la rue de Boulainvilliers, ne perdant pas de vue l'hôtel Villarceau. Elle put voir plusieurs fois le jeune Lucien Delteil : mais que lui importait le fils de Valentine ? C'était son fils à elle que ses yeux cherchaient partout. Où donc son père le tenait-il caché ?

Un jour elle vit sortir de l'hôtel le Dr Delteil et Valentine, assis côte à côte dans leur voiture ; ils étaient rayonnants de jeunesse, heureux et souriants comme au lendemain de leur mariage.

Elle éprouva comme une morsure au cœur.

Toujours la jalousie avec quelque chose de haineux.

Sans avoir pu voir son fils, ni apprendre où son père l'avait placé, Léonie dut quitter de nouveau Paris.

Un Hollandais, jeune encore, propriétaire de grandes plantations dans l'île de Java, colossalement riche, s'était follement épris de la femme du sculpteur. A première vue, Léonie l'avait fasciné par ce charme étrange qu'elle exerçait autour d'elle, et avec ses instincts innés de courtisane, elle avait su si bien l'enlacer qu'il ne pouvait plus se passer d'elle. Il ne lui refusait rien et s'estimait trop heureux de pouvoir satisfaire tous ses caprices.

Elle n'avait pas eu à passer par les étapes qu'ont à franchir la plupart de ses pareilles avant de se pavaner dans un élégant hôtel et de se faire traîner dans une voiture à leur chiffre.

Elle était entrée de plein pied dans les hautes sphères des amours vénales.

Elle possédait tout ce qui peut flatter l'amour-propre d'un homme. Son intelligence très cultivée et en même temps très souple savait, quand il le fallait, garder une tenue réservée qui l'aurait fait confondre avec les femmes du meilleur monde.

Dans leur voyage en Europe, M. Van der Neck, — c'est le nom du Hollandais, — avait mis son orgueil à la produire partout, dans les théâtres, aux meilleures places, dans les endroits où les divertissements sont les plus coûteux.

Forcé de se rendre à Java où ses affaires l'appelaient, le Hollandais eut peur un instant qu'elle ne voulût pas le suivre en Océanie, aussi elle le rassura bien vite, en lui disant que la mort seule pouvait les désunir.

En réalité, il lui était agréable de s'éloigner de Paris où elle était constamment exposée à de fâcheuses rencontres. Et puis son imagination subissait l'attraction des contrées inconnues.

Le voyage qu'ils firent sur un superbe paquebot, fut pour elle un véritable triomphe. Elle était inscrite sous le nom de Mme Van der Neck ; la meilleure cabine lui fut donnée ; à table, elle avait la première place ; les officiers, les passagers la poursuivaient de leurs hommages.

Dans l'île de Java une vie de reine l'attendait.

Les Hollandais ont employé un système aussi intelligent que peu humain pour obtenir de cette terre privilégiée tout ce qu'elle peut donner. Les indigènes sont astreints à la cultiver pour le compte de leurs maîtres, sous le fouet de leurs surveillants. En échange d'un travail acharné, ils ne reçoivent pour salaire que quelques poignées de riz, et ces malheureux Malais,